

Elle plonge soudain. Tels des algues vivantes,
Flottent ses cheveux blonds. Et bientôt les suivantes,
Dociles à la voix suave d'Astarté,
Aux profondeurs des flots nagent à son côté.
Tantôt rivalisant de ruse et de vitesse,
Elles fendent la vague enflée avec adresse ;
Tantôt se poursuivant avec des cris joyeux,
Elles font tour à tour mille folâtres jeux ;
Et tantôt, tendrement l'une à l'autre enlacées,
Elles sont par la houle en silence bercées.

V. — LE RETOUR.

L'heure succède à l'heure et déjà le soir d'or
Blondit les membres nus des baigneuses. La mort
Du jour efface au loin le pâle argent des saules,
Et sur la nuque frêle et les frêles épaules
Met des frissons de peur qu'augmentent les vents
[froids.

Tout à coup retentit la bienheureuse voix :
« Mes filles, accourez, venez, l'autan se lève !
« Hâtez-vous comme moi de regagner la grève.
« Phœbé verse déjà sa tremblante lueur,
« Et couvre les coteaux d'un tapis de blancheur,
« Et déjà vers mon temple ont fui mes tourterelles :
« Imilons-les, quiltons ces lieux, fuyons comme
[elles. »

Elle dit : et le cœur, dans le déclin du jour,
Obéit à la voix qui parle de retour.

Dans un char d'or trainé par le tigre et par l'once,
Sur la soie où le corps moelleusement s'enfonce,
Tes compagnes, Vénus, s'étendent près de toi.
Alors rendant la rêne immobile à ton doigt,
Tu laisses s'ébranler le merveilleux quadrige.
Comme un trait l'axe vole et voici, qu'ô prodige !
A travers les sentiers habilement conduit,
Il touche au temple d'or qui flambe dans la nuit.
Là, parmi les éclats d'une indicible joie,
Aux festins où le vin comme un sang pur flamboie,
En présence des Dieux oubliant leurs travaux,
Aphrodité préside à des plaisirs nouveaux.

PIERRE DE BOUCHAUD.

THEATRES

Opéra-Comique : *Le Chemineau*, drame lyrique en 4 actes.
Poème de M. JEAN RICHEPIN. Musique de M. XAVIER
LEROUX.

Dans l'ensemble des ouvrages qui portent la signature d'un écrivain parvenu à la maturité, il en est toujours un qui, mieux que les autres, l'exprime et l'explique tout entier, un qui répond à sa veine véritable, où il a su enfermer le plus de son âme et de son tempérament original, à supposer qu'il ait

cette marque indélébile de l'écrivain qui s'appelle le don. Faites l'épreuve mentalement pour tous ceux à qui vous la reconnaissez cette marque, et vous constaterez que nul n'échappe au critérium indiqué. Pour qui connaît l'ensemble de la production de M. Jean Richepin et se pose cette question, il est un point hors de doute : l'ouvrage qui l'exprime le mieux, celui qui répond à sa faculté maîtresse, eût dit Taine, c'est la *Chanson des Gueux* et tout ce qui, dans cette note, correspond à sa veine de poète. Non que par là il ait découvert un filon original et lui appartenant à l'exclusion de tout autre. Il faudrait, pour le soutenir, bien mal connaître l'histoire de la littérature française, et disons mieux, de toutes les littératures. M. Jean Richepin eut d'illustres précurseurs sur notre vieille terre gauloise et même autre part. Il eut Villon, le plus gaulois et le plus gueux de tous, Villon qu'il ne méconnut point et auquel il ne craignit pas de rendre hommage, car il est toujours prudent de saluer au passage ceux qui vous marquèrent le chemin. Par delà la Manche, il eut le *Vieux Mendiant*, de Wordsworth ; l'*Edie Olchitrie*, de Walter Scott, et pour nous en tenir aux plus illustres de nos auteurs français, faut-il rappeler le *Vieux Vagabond*, de Béranger, et le non moins vieux *Par-les-Chemins*, de Balzac ? Faut-il y ajouter encore les *Misérables*, de Victor Hugo, dont on a dit si justement et si ironiquement que ce sont « des Pauvres à qui on a fait des têtes, pour employer une expression du métier dramatique — des pauvres arrangés dans l'intérêt d'un parti, des communards d'avant l'heure » — non certes les moins expressifs ni les moins pittoresques.

La liste est longue, on le voit, des écrivains et des hommes de génie qui, avant M. Richepin, s'attaquèrent au précieux filon où il devait s'en prendre lui-même, et le mérite ne fut que plus grand au poète, ayant de tels devanciers, d'avoir su rendre un son qui n'appartenait qu'à lui. Car si la *Chanson des Gueux* est la plus expressive de ses œuvres, c'est qu'en somme elle traduit la part la plus spontanée, la plus jaillissante et la plus vivante de son âme. Quelques-uns se travaillent, s'auscultent et se disloquent pour découvrir le sujet qui répond à leur vrai tempérament. M. Richepin n'eut pas besoin de tant d'efforts ; il n'eut, à son heure, qu'à écouter les aspirations de sa nature, et la *Chanson des Gueux* naquit en lui : d'où sa verdeur et sa sincérité hors de conteste. Or qu'est-ce que ce *Chemineau*, jadis donné à l'Odéon, et repris hier à l'Opéra-Comique avec adjonction de musique ? C'est tout simplement une figure détachée de la *Chanson des Gueux*, et pour être plus précis, de cette partie qui s'appelle *Les Gueux des champs*, dont un critique illustre écrivait à l'heure où elle parut : « Là, il y a réelle-

ment de grandes et fortes beautés : là, l'accent profond, la couleur vraie, l'âcre senteur du sujet, et en beaucoup de pièces, ses lueurs terribles ; car toute misère est terrible quand l'idée n'est pas là pour la désarmer. »

Figure détachée, isolée du groupe, un peu trop diluée par les nécessités de l'affabulation dramatique, il devait quand même subsister dans la pièce quelque chose de la valeur de son prototype poétique. Le Chemineau du dramaturge n'a sans doute pas toute l'âpreté, toute la verdeur et justement cette « âcre senteur » du *Chemineau* du poète, mais il conserve quand même l'accent vrai qui le distingue des Ruraux conventionnels que tant d'écrivains nous ont montrés. Il est bien l'éternel errant, celui qui ne sait, ni ne veut se fixer nulle part, car tout arrêté serait une chaîne, et c'est ce qu'à aucun prix il ne veut supporter. — « Il m'a toujours semblé, dit un des personnages des *Petits poèmes* de Baudelaire, que mon plaisir serait d'aller toujours droit devant moi, sans savoir où, sans que personne s'en inquiète, et de voir toujours des pays nouveaux. Je ne suis jamais bien nulle part, et je crois toujours que je serais mieux ailleurs que là où je suis ». Telle est la psychologie essentielle du Chemineau, et à la liste déjà longue des précurseurs de M. Jean Richepin, il faut ajouter le jeune héros de Baudelaire, plus subtil et plus raffiné seulement. Dans l'affabulation dramatique qu'il fallait bien donner pour répondre à ces exigences de concret qui sont de l'essence du théâtre, M. Richepin nous conte un des épisodes sentimentaux de cette existence errante, et sa simplicité même met en lumière ce qu'elle offre de caractéristique. Dans une des fermes où il a accepté du travail pour vivre, le Chemineau est aimé par Toinette, la belle fille que tant d'autres désirent autour de lui, et dont François notamment veut faire sa femme. Elle ne voit que lui et ne veut appartenir qu'à lui. Il répond à son amour, et l'idylle entre eux commence avec cette simplicité propre aux natures primitives, chez qui l'impulsion et l'acte ne font qu'un. Toinette se donne, sans réfléchir aux conséquences et le Chemineau repart pour suivre son destin.

Les années s'écoulent. François et Toinette sont mariés, et François ignore tout du passé, sinon que sa femme a rêvé un jour d'arrêter la course vagabonde du Chemineau. François est maintenant vieux et malade. Son ancien patron, maître Pierre, l'a chassé et voici qu'un malheur nouveau l'accable. Toinet, l'enfant qui est né après son mariage et qu'il croit être de lui, aime Aline, la fille de maître Pierre, et celui-ci refuse de la lui donner. Il va même jusqu'aux menaces. Il entre sous le toit du moribond et d'un regard fait comprendre à Toinette que si l'on n'obéit pas à ses volontés, il dira le secret du passé.

Mais François, indigné de la conduite de maître Pierre, fait tous ses efforts pour le chasser, et maître Pierre, désignant Toinet, jette à la face du moribond cette injure : Bâtard !

Vingt ans se sont écoulés depuis les premières amours du Chemineau. Il traverse à nouveau le village. Des paysans le reconnaissent, le font boire et lui rappellent le passé : ils lui content le sort malheureux de Toinette et des siens. Il apprend qu'il a un fils, que Toinette est toujours au village. Il la revoit, elle ; il revoit aussi cet enfant et tout ce qu'il y a en lui de sentiment pitoyable s'émeut à nouveau. Il restera cette fois : il s'arrêtera dans sa course vagabonde pour réparer le mal qu'il a fait. Ne le connaît-on pas comme sorcier ? Moyennant quelques cures merveilleuses, et ses soins donnés aux moutons, il obtiendra de maître Pierre son consentement au mariage d'Aline et de Toinet.

Voici en effet le bonheur qui rentre dans la maison. Seul, François n'en aura pas sa part, car ses derniers efforts l'ont brisé. Il va mourir et c'est le Chemineau qui maintenant le veille. Dans cette nuit de Noël, la voix du moribond se fait entendre. Avec cette lucidité particulière que donne l'approche de la mort, il a tout compris et prenant la main de celui qui ramena la paix et le bonheur dans la maison, il le remercie et s'endort pour toujours... Le Chemineau pourtant demeure fidèle à sa vocation errante : il ne veut pas du bonheur qu'on lui prépare. Il ne restera pas au village : il ne sera pas le mari de Toinette. Une fois suprême il rejette ce songe et reprend sa vie errante à travers la campagne.

Rien de plus antimusical, est-il besoin de le dire ? qu'un tel sujet. Rien qui repousse plus énergiquement, par sa nature même, l'adjonction de l'élément sonore, et si j'en voulais déduire les motifs, il me faudrait reproduire ici les arguments que plus d'une fois déjà je vous ai présentés à l'occasion de sujets similaires, et se résumant à peu près en ceci : là où la musique est inutile, elle devient nuisible ; là où elle n'ajoute rien à l'impression d'art, elle tend à la diminuer ; bien plus elle apparaît comme un contre-sens, et ma surprise, chaque fois renouvelée, est qu'il se puisse rencontrer des artistes pour appliquer à des sujets de cet ordre l'effort ingrat et prolongé que suppose une partition en quatre actes. La psychologie des personnages du *Chemineau* ne diffère pas, en ses grandes lignes, de celle que nous avons accoutumé de voir aux drames d'Émile Zola, musiqués par M. Alfred Bruneau, et si ces personnages offrent plus de pittoresque, plus de fantaisie surtout et de verve que les paysans de Zola, ils n'en ont pas moins cet accent particulier de vigoureux et de franc réalisme qui répugne à la musique. Pour eux comme pour les autres, l'objec-

tion a la même valeur : ce que j'incrimine particulièrement, dans un effort de cet ordre, c'est l'alliance des deux arts : littérature et musique. On ne peut se lasser de le dire : Si la fonction essentielle de l'art des sons, dans la musique dramatique comme dans la musique pure, consiste à prolonger, à intensifier en nous les émotions et les rêves dont la poésie a fourni la première esquisse, que vient faire ici la musique surajoutée à un poème de cet ordre ?

Ce n'est pas d'ailleurs que cette musique se manifeste en soi plus mauvaise qu'une autre. Des adversaires déclarés, sectateurs et soutiens d'une coterie, qui éprouva, la saison dernière, de cruels déboires sur cette même scène de l'Opéra-Comique, ont essayé de l'insinuer. Pourquoi donc tant d'efforts ? On les comprendrait à la rigueur — du point de vue pratique, entendons-nous bien — si l'éreintement prémédité d'un ouvrage pouvait de quelque façon atteindre ce résultat de restituer vie et santé à un autre. Les vingt ou trente représentations que pourra bien avoir le *Chemineau* — car il est capable, le gaillard, d'atteindre à ce chiffre pour des raisons d'interprétation — n'empêcheront pas que son avant-dernier prédécesseur, sur l'affiche bleue de la salle Favart, soit une œuvre mort-née que vainement on tente de galvaniser. C'est inutilement exhaler sa bile et surtout manifester trop clairement son dépit qu'accabler la musique de M. Xavier Leroux sous les traits d'une implacable critique. Elle n'est point en soi si dépourvue, si antimusicale qu'on veut bien le dire. Ce qui est antimusical, c'est le *sujet*. Parfois on se prend à regretter, comme au cours du troisième acte, que l'invention du musicien n'ait pas trouvé à s'appliquer sur un autre sujet. Il y a de la vie, du mouvement, une certaine verve pittoresque dans telles parties de l'ouvrage de M. Xavier Leroux, et son instrumentation n'est pas aussi insuffisante qu'on le prétend. Dans ces dernières années, et sur cette même scène de la rue Favart, nous avons entendu des ouvrages lyriques bien autrement faibles. Ce qu'il faut avoir soin d'ajouter, c'est que l'interprétation en est tout à fait saisissante, et que les efforts combinés de ces deux artistes, M. Dufrane, dans le rôle du chemineau et M. Périer dans celui de François, par l'intensité avec laquelle ils se donnent et défendent l'ouvrage qui leur fut confié, sont bien capables de le maintenir sur l'affiche au-delà même des prévisions que nous avons formulées. Vous voyez la déconvenue et par quel mécanisme un demi-succès peut atteindre ceux qui avaient pu concevoir quelque espoir. Car l'adage est toujours vrai, en art comme en amour :

Belle Phillis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

PAUL FLAT.

VERS LE DÉCLIN

Il n'est point d'autre pays que le nôtre, peut-être, où aussi aisément, le travailleur pris à la terre ou à l'atelier s'adapte aux exigences d'une charge élevée, où l'aptitude de la race à se développer et à s'affiner soit aussi remarquable (1). Mais l'effort, trop vif, n'a jamais tendance à se prolonger ; cette souplesse dissimule une dangereuse inconstance ; et notre faculté d'assimilation n'a d'égale que notre promptitude au déclin.

Voici un homme d'affaires que des dons éminents d'énergie, d'organisation ont placé à la tête d'importants intérêts. Un jour vient où il renie le meilleur de lui-même, la franchise de ses affections et la droiture de ses convictions, pour imiter, avec plus de dextérité, M. Jourdain, et se glisser dans la caste conservatrice. Sa femme ne rêve que d'être admise à la petite cour épiscopale ou archiépiscopale. — Et Dieu sait combien il se faufile de pharisiens, et de Madeleines mal repenties, mais dont un dernier et brillant avatar a fait oublier les aventures suspectes, dans ces coteries ultra-cléricales, tout imprégnées de préjugés aristocratiques, qui croient être le sel de la terre ! — Son fils pense s'anoblir en se mêlant aux jeux et aux débauches de gentilshommes décaqués. Une énergie s'était manifestée, une œuvre avait été créée ; tout se trouve dévié, faussé ; le résultat ? Un snobisme de plus.

« Je suis plébéen, monsieur le marquis, je suis fils de la Révolution, démocrate, démagogue, ultra-radical, extrême gauche, tout ce que vous voudrez ! Seulement, voilà ! on est bête, on est sensible malgré tout, aux noms, aux titres, au chic, à l'élégance de la vie... Le peu qui reste de votre aristocratie ne subsiste que par la sottise et la lâcheté des démocrates qui la jalourent, mais qui voudraient avoir l'air d'en être, qui aiment bien se frotter à elle, qui, dès qu'ils ont de l'argent, lui empruntent, avec ses façons de vivre, la moitié de ses préjugés. Si tous les démocrates faisaient leur devoir, voilà longtemps qu'elle ne serait plus qu'un souvenir, votre noblesse, que le diable emporte ! » Cette confession du *Député Leveau*, vieille d'une dizaine d'années, est toujours actuelle, toujours vraie.

Un rural modeste est-il élu député ? Il se frotte au monde. Il acquiert certaine élégance de manières, certain ton amusant et léger. Il se croit appelé à la grande vie. Il fréquente les restaurants de nuit ; il s'adonne aux divertissements dispendieux. Il mène un train fort supérieur à ses revenus. Il essaie de se remonter par des affaires. Il est prêt aux compromissions. En quelques années, le succès a fait de cet homme un intrigant sans scrupules.

Les plus probes, hissés par le hasard au pouvoir, perdent la notion du devoir démocratique et du bien public. Un excellent commerçant des Landes, élu au Parlement, devient, par la grâce de son parti, ministre des Colonies. Aussitôt il se préoccupe de distribuer de bonnes prébendes à sa clientèle : ces jours-ci, il prétend créer à Paris même, dans son département ministériel, une direction d'une quinzaine de mille francs pour l'un

(1) Voir *Gens de Qualité*, dans la *Revue Bleue* du 9 novembre.